

1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857) ; Guizot, François (1787-1874)

Présentation de la collection

Député de Lisieux depuis 1830, François Guizot n'achète la propriété du [Val-Richer](#) qu'en 1836. A partir de son retrait du gouvernement au printemps 1837 (Voir la collection [1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)), François Guizot va s'établir en Normandie dès la fin des débats de la Chambre, pour n'en revenir qu'à la fin de l'automne. Il décrit, avec un peu de lassitude, dans une lettre de juillet 1837, l'atmosphère de la fin des débats :

Tout ce monde qui part, les députés surtout, viennent me dire adieu. Et la même conversation recommence avec chacun. Que le cercle où vivent la plupart des hommes est éteint et pauvre ! J'en suis toujours frappé à la fin d'une session. Ils sont tous épuisés, exténués d'esprit et de cœur. Ils ont évidemment dépensé, et au-delà tout ce qu'ils avaient d'idées, de volonté, de force. Ils se traînent, ils baillent ; ils ont hâte d'aller se coucher et dormir. De toutes les conditions de la supériorité et de la puissance, l'activité, l'activité inépuisable est peut-être la première.

Voir [la lettre](#)

La correspondance échangée en 1837, lors des premiers mois de leur relation documente leur rencontre et les conditions de l'installation de Dorothée à Paris. Après son départ de Londres et la maladie et la mort de deux de ses fils en 1835, Dorothée de Lieven a fui Saint-Pétersbourg en y laissant la cour de l'Empereur Nicolas et son mari :

Elle avait ramené de Londres quatre fils ; les deux plus jeunes, âgés l'un de

quatorze, l'autre de dix ans, lui furent enlevés par la fièvre scarlatine, au printemps de 1835, à un mois d'intervalle l'un de l'autre. La vie mondaine et les préoccupations politiques n'avaient point éteint en elle le foyer des affections passionnées et persévérandes ; elle tomba dans un désespoir qui touchait quelquefois à l'égarement ; à cinquante ans, elle était frappée pour la première fois dans ses plus chers sentiments comme dans sa situation extérieure ; son malheur lui semblait une injustice inouïe, incomparable, révoltante ; elle l'imputait au climat de Saint-Pétersbourg, au changement d'habitudes de ses enfants ; sa famille, ses amis, l'empereur Nicolas lui-même, firent de vains efforts pour la calmer : elle s'enfuit de Russie comme d'un lieu funeste, et promena pendant quelques mois sa douleur dans diverses villes d'Allemagne, cherchant partout, non des consolations qu'elle regardait comme impossibles, mais des distractions qui pussent suspendre par moments ses angoisses. A Berlin, la duchesse de Cumberland, depuis reine de Hanovre, et à Baden, la duchesse de Dino, nièce du prince de Talleyrand, l'entourèrent des soins de la plus sympathique bonté.

Mélanges [...], pp. [205-206](#)

Dorothée s'installe à Paris en cherchant à établir un mode d'existence qui lui donne du souffle pour traverser ses deuils. (Voir aussi la collection [1836 \(21 janvier\) - 1837 \(30 juin\) : De la Princesse au Ministre, les premiers contacts et échanges parisiens](#)) La rencontre avec François Guizot et le lien qui se développe entre eux la conduisent à arrêter sa décision, et à se séparer de son mari. Elle ne choisit pas la solution la plus aisée, en choisissant Guizot et Paris. Au début du mois de juillet, elle est très inquiète à l'idée de revoir son mari. Elle écrit le 5 juillet 1837 :

J'ai reçu hier une lettre de mon mari qui me fait croire qu'au lieu de Kazan, c'est à Carlsbad qu'il va se rendre seul, pour sa santé ! Il cherchera sûrement à me donner un rendez-vous. Et ce que je désirais le plus vivement il y a quelques temps je le redoute aujourd'hui comme si cela devait finir ma vie. Monsieur, je me suis créé la plus grande félicité ou le plus grand malheur de mon existence. Je l'ai senti en me livrant au seul sentiment qui peut désormais la remplir. [...] Monsieur ma pauvre tête s'en va quand je pense à cet avenir qui peut être si beau ou si horrible. Puis-je vouloir du bonheur à tout prix ? C'est à vous que j'adresse cette question.

Voir [la lettre](#)

Douze jours plus tard, encore en interrogeant François, Dorothée exprime l'inquiétude et la confusion que provoque la modification de ses conditions d'existence même si elle le désire. Le 17 juillet 1837, elle écrit de Londres :

Je n'ai qu'une pensée, il n'y a plus place pour autre chose. Mon entrevue avec Orloff y a rapport cependant, & c'est elle seule qui m'a laissé quelque sommeil. [...] Il m'a parfaitement comprise, et je ferai comme je veux. Vous savez ce que je veux. Je le veux plus que jamais. Le voulez-vous ? Quel horrible doute.

Mon mari débarque aujourd'hui en Europe, il va d'abord aux eaux en Bohème. Il veut me voir. Monsieur, cela m'est impossible.

Voir [la lettre](#)

Le caractère décisif et puissant de leur rencontre est éclairé lorsque Dorothée invoque François et exprime la difficulté de résister à son mari, et sa culpabilité de refuser de reprendre sa place d'épouse et de mère. Elle lui écrit le 30 août :

J'ai reçu une lettre de mon fils de Baden, son père lui ordonne de venir le trouver à Ischel, lui répétant qu'il ne viendra pas me voir en France. Alexandre va obéir mais il lui en coûte bien de ne pas me voir, il en est triste ; et je me dis que sans vous, je serais là où m'appellent tous mes devoirs. Je me serais trouvée quelque part sur le Rhin avec mon mari et mes deux fils. [...]

Monsieur, il n'y a pas de regret dans ce que je vous dis là, mais je ne peux m'empêcher quelques fois et souvent même de trouver en moi des remords.

Voir la [lettre](#)

Dans cette lettre, elle l'interpelle directement après avoir formulé ses remords, et le lien entre leur rencontre et son refus de retrouver son mari.

J'ai besoin de votre présence ; je rêve alors, j'oublie la vie ; mon cœur n'appartient plus qu'à une seule pensée ; mon esprit, mon âme se fondent dans votre âme, dans votre esprit. Nul souvenir extérieur ne m'atteint. Je le répète, je rêve. Ah faites-moi rêver toujours !

Voir la [lettre](#)

Dorothée choisit François, choisit la France alors qu'à la même période, lord Aberdeen, politique anglais, déclare son attachement à Dorothée. Comme avec François, elle partage avec Aberdeen l'expérience du deuil. Elle en informe François dans sa correspondance. Le 15 juillet 1837, Dorothée écrit :□

Monsieur, il est arrivé quelque chose d'étrange entre Lord Aberdeen et moi. Vous le connaissez un peu par ce que je vous ai dit de lui. Moi je le connais & je l'aime beaucoup ma société lui a toujours plu, & voilà tout. Il a été bien heureux dans sa vie. Heureux comme vous l'avez été. Il a tout perdu. Deux femmes, quatre enfants chacun à l'âge de 16 ans. C'est une tragédie ambulante. Mes malheurs ont pu accroître le goût qu'il a toujours trouvé dans ma société, car les malheureux se cherchent. Il aura trouvé en moi maintenant quelque chose de plus que ce qu'il y avait autre fois. [...] Hier je lui ai conté l'histoire de mes sensations depuis les malheurs dont le ciel m'a frappée. Il a tout compris plus que compris, hors la force de ces expériences. [...] Je demandais à Dieu du secours ou la mort. Il m'a secouru. Je le lui ai dit. Il sait maintenant que je ne suis pas seule sur la terre, qu'un noble cœur a accepté la mission de consoler le mien. Je me suis sentie soulagée après cet aveu. Il l'a reçu en véritable Anglais quelques mots sans suite. Un serrement de main plus fort que de coutume et il m'a quittée.

Voir [la lettre](#)

François ne manque pas de répondre à ce sujet le 21 juillet, en soulignant qu'elle attire Dorothée peut susciter pour des hommes qui ont connu la perte d'un être cher : □

Et Lord Aberdeen ? Il est donc parti ? Et je puis en toute sûreté, le plaindre, être juste envers lui ? Que je vous remercie de m'avoir ainsi mis à l'aise avec moi-même ! Je ne connais rien de plus pénible que de nourrir en son âme un mauvais sentiment contre un galant homme malheureux. Et pourtant vous êtes une noble créature. Et moi j'ai le cœur bien fier. Je pressentais cela et depuis longtemps. Même avant votre départ, le nom de Lord Aberdeen me frappait plus sérieusement qu'aucun autre. Pauvre homme ! C'est si naturel !

Vous ne savez pas Madame, pour un homme sérieux et malheureux, quel charme il y a en vous, dans votre air, dans votre accent, dans ces entretiens où éclatent, avec tant de dignité et d'abandon, votre esprit si haut si simple, si libre, votre âme si gravement et si finement émue, si sensible aux grandes choses, si indifférente aux petites, pleine de tant de sympathie et de tant de dédain ! Je voudrais avoir quelque occasion d'être en bon rapport avec Lord Aberdeen de lui être agréable en quelque chose. Je me sens comme des devoirs envers lui. Vous me direz s'il vous écrit s'il doit revenir à Londres avant votre départ. Vous me direz tout, comme vous l'avez fait.

Voir [la lettre](#)

De Londres, le 29 juillet Dorothée répond en promettant à Guizot de partager avec lui sa correspondance avec Aberdeen en soulignant l'intérêt que le politique anglais porte au politique français : □

Ce qui est curieux, c'est que la veille de l'explication que j'eus avec lui, il m'avait dit : " L'homme dont je suis le plus curieux à Paris est M. Guizot. Promettez-moi de me faire faire sa connaissance."

Voir la [lettre](#)

(Sur le triangle diplomatique Aberdeen, Guizot, Lieven voir la collection [1840 \(février à octobre\) : L'Ambassade à Londres](#) □

L'institutionnalisation du nouveau statut de Dorothée et la recherche d'un accord avec le prince de Lieven occupe la correspondance de l'automne 1837 et de 1838. La décision prise, le ton est moins sentimental ou teinté de culpabilité sans cesser d'être angoissé. Elle écrit le 3 septembre 1838 :

J'ai causé l'autre jour avec Médem et hier il a longtemps causé avec mon fils avec lequel il est très lié. Il n'a pas le moindre doute que le silence de mon mari lui est prescrit par l'Empereur. Dites-moi, dites-moi ce qui mérite à faire ? Il est clair par les lettres de mon frère que lui n'est pas dans la confidence de cet arrangement, et je doute que l'Empereur en convienne avec lui. Mais encore. Une fois que faire ? & où on peut s'arrêter une si horrible persécution. J'en perds la tête. J'en perds le sommeil, l'appétit. Il n'y a que vous qui soyez bon, qui m'aimiez, mais vous ne pouvez rien pour moi. Votre affection est un bien immense, mais encore une fois, elle ne peut pas

remplacer tout, me consoler de tout. Et l'abandon de mon mari, sa faiblesse, la cruauté de l'Empereur, tout cela jette dans l'âme un effroi, un désespoir dont je ne puis pas vous donner une juste idée. Je ne vois d'avenir pour moi, de repos pour moi, que dans la tombe.

Voir la [lettre](#)

L'acceptation de son installation en France non seulement par son mari, mais aussi par l'Empereur Nicolas devient un motif des lettres d'octobre 1838. Dorothée exprime à plusieurs reprises des menaces de son mari et des pressions qu'elle doit affronter seule en craignant qu'elles ne soient aussi dues à l'Empereur de Russie, Nicolas 1^{er}. Dorothée est même conduite à se servir de son mauvais état de santé et produire un certificat médical pour éviter de retrouver son mari. Le 1er octobre elle transcrit à François des extraits d'une lettre de son mari en précisant l'ultimatum posé :

Voici enfin l'arrêt de mon mari. & il avait reçu toutes les lettres retardées c. a. d. le certificat du médecin entre autres. "Si tu te refusais de te rendre à mon invitation, je me trouverais dans l'obligation de te refuser toute subvention de ma part." "Je dois également prévoir le cas que tu me laisses sans réponse et t'avertir encore, que si dans un délai de trois semaines je ne me trouvais pas en possession de cette réponse, je serais obligé d'agir comme s'il y avait refus de ta part."

[...] il est très évident que ce qu'il fait a été concerté avec L'Empereur, promis à l'Empereur. Est-il possible ! Mon frère est désormais ma seule protection, j'y vais avoir recours, mais en m'appuyant de quelques conseils que je vais chercher ce matin auprès de mon ambassadeur & du comte Médem.

Voir [la lettre](#)

Dorothée cherche du soutien. Et il semble que ce ne soit qu'auprès d'hommes qu'elle puisse en attendre. Si elle envisage de demander à son frère de la protéger, Dorothée met aussi à son service le réseau diplomatique qu'elle a intégré et développé, notamment au travers du diplomate et conseiller de l'empereur, Pahlen. Cela lui permet de mesurer le degré d'implication de l'Empereur dans les pressions qu'elle subit pour reprendre sa place de femme de diplomate. Elle écrit à François le 22 octobre 1837 :

Savez-vous que mon affaire avec mon mari est un tel dédale que nous ne nous y retrouvons plus du tout mon fils et moi, & qu'après avoir tout lu, tout examiné de part et d'autre, nous en sommes venus à la conclusion, qu'il est possible, qu'il ait inventé tout ce qu'il prête à l'Empereur ! Alors la confusion est à son comble, car mes lettres sont parties, mes confidences sont faites, & mon mari va l'apprendre. C'est vraiment trop long à vous dire.

Pahlen et moi nous avons regardé cette affaire de tous les côtés hier au soir. On peut lui intimer de me regarder comme rebelle, on peut m'ôter le portrait. Qu'est-ce que cela me fait ? Exactement rien du tout. & on ne peut pas faire plus. Et faire cela cependant est hors de toute vraisemblance car tout despote qu'il est, il faut baser cela sur quelque chose. Être à Paris n'est pas suffisant & je demande une enquête. Il faut bien me l'accorder.

Voir [la lettre](#)

La dimension politique et diplomatique de la séparation de Dorothée d'avec le prince de Lieven intensifie ses craintes et son angoisse. Cela lui permet en revanche de déporter l'affaire hors de la sphère privée, et il semble plus facile pour elle de négocier avec l'empereur qu'avec son mari. Elle écrit le 21 octobre :

Je n'ai aucun espoir de ramener mon mari, il a perdu la tête. Il faut que je ramène l'Empereur & vous concevez la difficulté si j'échoue, il y aura un éclat terrible, mais rien ne m'ébranlera. Vous savez où je trouve ma force.

Voir la [lettre](#)

La lettre du 24 octobre 1837 de Dorothée à François montre comment son fils est un acteur des négociations entre ses parents mais aussi qu'à cette date la séparation est définitivement actée.

Mon fils m'a quittée hier au soir pour la première fois j'ai répandu des larmes sur cette triste et affreuse affaire, & c'était de voir mon fils, mon pauvre fils placé au milieu de cela, chargé par son père de venir s'assurer si ce que je lui dst est vrai, chargé de dures paroles, chargé de m'emmener fut-ce au détriment de ma santé. Car voilà les ordres. Mon fils lui déclarera qu'après ce que lui a dit le médecin, si j'avais voulu partir il ne se serait pas chargé de m'accompagner. J'ai copié pour vous la longue lettre que j'ai écrite à mon mari. Si sa réponse ne révoque pas les mesures qu'il m'a annoncées, notre correspondance cessera. [...] Médem l'a chargé de dire à mon mari ceci. : " Si l'on attaque votre mère assurez bien qu'elle grandira beaucoup, & que l'Empereur se sera rabaissé d'autant."

Voir la [lettre](#)

Les mots-clés "Finances (Dorothée)" et "Vie familiale (Dorothée)" "Enfants Benckendorff" permettent d'identifier les lettres dans lesquelles Dorothée et François réfléchissent ensemble à son statut social et économique, mais aussi politique.

Guizot insiste sur la liberté d'esprit de Dorothée et les difficultés qu'elle a dû dépasser pour obtenir son indépendance, s'établir à Paris et prendre sa place dans le réseau politique et social français, tout en cultivant son réseau diplomatique. François Guizot lui écrit le 23 octobre :

Vos barbares sont ainsi faits. Il n'y a point de sûreté. Faites vos affaires vous-même. Assurez, ménagez vos moyens d'indépendance. J'y pense plus souvent que je ne vous le dis.

Voir la [lettre](#)

Dans la notice biographique que Guizot consacre à la comtesse de Boigne, Guizot souligne la singularité de Dorothée parmi les femmes au statut social et au rayonnement politique et diplomatique semblables au sien. Selon Guizot, Dorothée sort de sa sphère naturelle :

Mme de Boigne savait contenir les tentations qui auraient pu devenir des périls ; elle n'avait pas ces instincts supérieurs et lumineux, ces élans de l'esprit et de la conduite qui portent quelquefois une femme au-delà de sa sphère naturelle, et lui donnent cet ascendant de société dont la princesse de Lieven, ambassadrice de Russie à Londres à cette même époque, était alors un brillant exemple.

Mélanges [...], p. [154](#)

Guizot insiste sur la liberté d'esprit de la princesse lorsqu'il en retrace la vie. :□

J'étais de plus en plus frappé de son esprit élevé, naturel, libre en même temps que mesuré, de la vivacité de ses impressions qui ne troublait jamais la solidité de son jugement, et de la profondeur de sentiment qu'elle avait conservée au milieu d'une vie toute politique et mondaine.

Mélanges [...], p. [206.](#)

Guizot ne mentionne pas son rôle dans l'installation de Dorothée à Paris, il indique les critères politiques et diplomatiques qui ont pu déterminer le choix de la princesse :

Paris était alors le centre d'un grand mouvement politique, la princesse de Lieven y retrouvait des intérêts, des discussions, des incidents, des entretiens analogues à ceux qui l'avaient tant attachée en Angleterre, et de plus, ce goût social, cet agrément facile et varié de l'esprit français, auquel elle était très-sensible. Elle prit la résolution d'y fixer son séjour comme dans le lieu le plus propre à lui rendre supportable le mal qu'elle portait au fond du cœur. Ce ne fut pas sans un grand effort de volonté qu'elle parvint à faire accepter cette résolution à Saint-Pétersbourg, où l'empereur Nicolas désirait et demandait son retour. Elle y réussit pourtant ; la mort de son mari, survenue à Rome le 10 janvier 1839, la laissa pleinement maîtresse d'elle-même ; et une fois définitivement établie à Paris, elle y posséda bientôt ce qu'elle y avait espéré, des amis vrais et une société choisie, qui se plaisait d'autant plus chez elle que plusieurs des hommes considérables qui s'y réunissaient ne se rencontraient point ailleurs.

Mélanges [...], pp. [206-207.](#)

Si le décès de son mari en janvier 1839 permet à Dorothée de se libérer tant de l'Empereur que du joug conjugal, elle doit encore lutter pour faire respecter ses droits à l'héritage contre ses fils. Les mots-clés finances (Dorothée) et Enfants Benckendorff signalent ces questions dans les lettres de 1839.

Dorothée l'a informé de la politique à Paris au cours de son éloignement en Normandie. Avant que la session de la Chambre commence fait bénéficier Guizot de son talent pour collecter des informations, notamment sur la réception de la politique de Molé, au sein de son réseau politique et social qui s'anime dans les salons. Ainsi les lettres de François sont riches d'éléments sur sa posture dans l'écosystème politique. Le 27 octobre, Du Val-Richer, à la veille de rentrer à Paris,

il exprime un intérêt constant et ses dispositions envers le gouvernement Molé au pouvoir en écrivant du Val-Richer à Dorothée le 27 octobre

Je n'ai pas l'intention d'être de mauvaise humeur. Il n'y a évidemment, en ce moment, point de question ministérielle, et je ne connais rien de si ridicule que d'en vouloir faire où il n'y en a pas. Il n'y a que des positions à garder ou à prendre, et de nouvelles preuves à faire chaque jour. C'est là mon seul dessein. L'occasion, je crois, ne manquera pas. La Chambre future, si je ne me trompe, ne se donnera à personne. Il faudra la prendre. Nous causerons aussi de tout cela, mais après, bien après. Du reste, il me semble que nous aurons du temps pour tout.

Voir [la lettre](#).

Sur la posture politique de Guizot à cette période, voir la collection [1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)

[M. Dupond](#)

Les sous-collections

5 sous-collections :

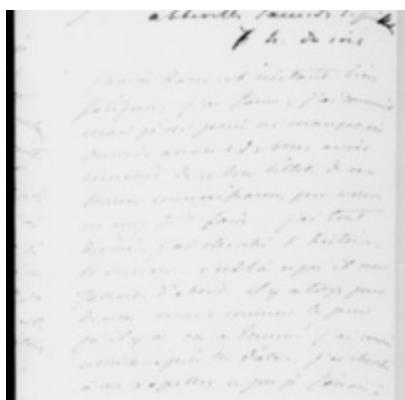
- [1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)
- [1837 \(7 - 16 août\)](#)
- [1837 \(25 août - 7 septembre\)](#)
- [1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#)
- [1837 \(13 octobre - 29 octobre\)](#)

Les documents de la collection

147 notices dans cette collection

En passant la souris sur une vignette, le titre de la notice apparaît.

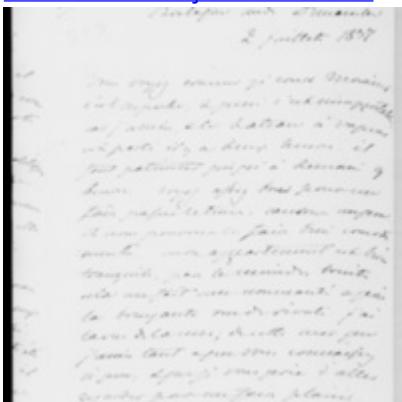
Les 10 premiers documents de la collection :



[1. Abbeville, Samedi 1er juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

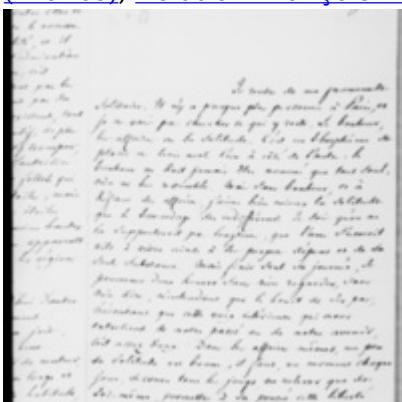
Mots-clés : [Archives de François Guizot](#), [Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Départ à Londres](#), [Discours du for intérieur](#), [Famille Guizot](#), [Relation François-Dorothée](#)



[2. Boulogne, Dimanche 2 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

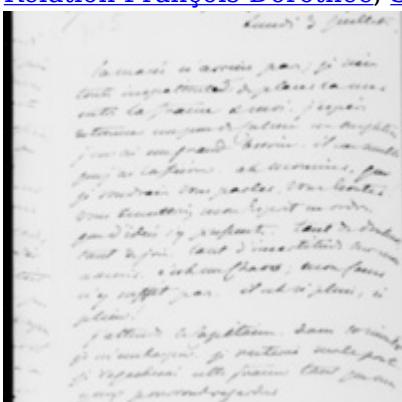
Mots-clés : [Départ à Londres](#), [Discours du for intérieur](#), [Famille Benckendorff](#), [Famille Guizot](#), [Musique](#), [Parcours politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#)



[2. Paris, Dimanche 2 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Guizot, François (1787-1874)

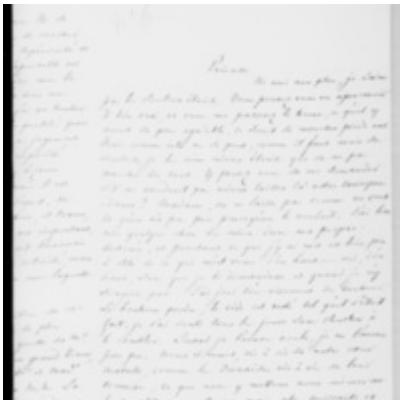
Mots-clés : [Ambition politique](#), [Amour](#), [Autoportrait](#), [Bonheur](#), [Départ à Londres](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Parcs et Jardins](#), [Poésie](#), [Relation François-Dorothée](#), [Solitude](#)



[3. Boulogne, Lundi 3 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

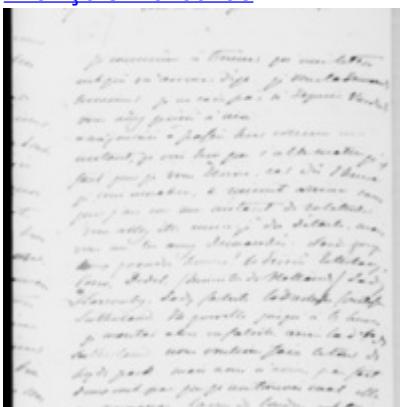
Mots-clés : [Départ à Londres](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Relation François-Dorothée](#)



3. [Paris], Mardi 4 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Guizot, François (1787-1874)

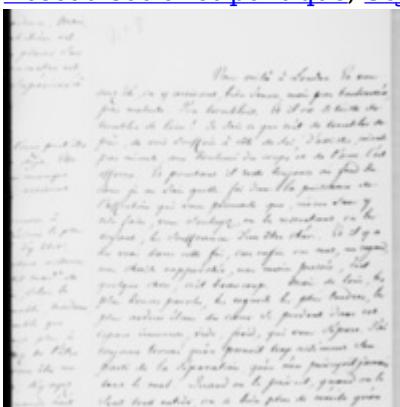
Mots-clés : [Deuil](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothée](#)



4. Londres, Mercredi 5 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Mots-clés : [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Deuil](#), [Diplomatie](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Famille Benckendorff](#), [Poésie](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Séjour à Londres](#)



4. [Paris], Vendredi 7 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Guizot, François (1787-1874)

Mots-clés : [Autoportrait](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Elections \(France\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Séjour à Londres \(Dorothée\)](#)

Le pain de Paris en peu
signifie, Madame. Je suis, depuis trois jours,
privé de lettres de vous, et pourtant, dans la
semaine (2-3), vous m'avez renouvelé une paix
de bûcher. C'est-à-dire en terminant par
M. Richer. Tenez une autre! ? Je suis tout
en vous depuis cette paix passée. ? Si
avez plaisir pour évoquer bûcher de vous
et un peu de bûcher du bûcher, des
bûchers, mais ce bûcher le plus
désolantlement, pourront venir à l'opéra, bûcher
japonais qui j'aurai bûcher quelques lignes de
vous, je vous dirai. Peut-être vous pas,
de préférence pas la paix des adresses
concernées. Tenez cette lettre à bûcher,
à vos personnes qui la garderont jusqu'à vendredi
et vous être bûcher quitter la bûche par

5. Paris, Dimanche 9 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Guizot, François (1787-1874)

Mots-clés : [Conditions matérielles de la correspondance](#)

5. Stafford House, Samedi 8 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Mots-clés : [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Parcs et Jardins](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

6. Stafford House, Mardi 11 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Mots-clés : [Elections \(Angleterre\)](#), [Jardin des plantes](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Séjour à Londres](#)

Tous les documents : [Consulter](#)

Citation de la page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857) : Guizot, François (1787-1874), 1837 :

Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 03/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/collections/show/35>

Copier

Fiche descriptive de la collection

Auteur

- Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
- Guizot, François (1787-1874)

Mots-clés

- Deuil
- Discours autobiographique
- Discours du for intérieur
- Famille Benckendorff
- Famille Guizot
- Femme (statut social)
- France (1830-1848, Monarchie de Juillet)
- Politique
- Politique (Angleterre)
- Politique (France)
- Relation François-Dorothée
- Réseau social et politique

GenreCorrespondance

Langue

- Anglais
- Français

SourceAN : 163 MI 1 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1

Mentions légalesMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Collection créée par [Marie Dupond](#) Collection créée le 19/03/2021 Dernière modification le 20/11/2025